

- 1er prix -

Catégorie Jeunesse

Audrey Lapointe

Incontrôlable récidive

Je suis une statistique. Un mauvais coup de dé. Je déambule dans ma chambre. Je contourne mon lit, regarde mon bureau encombré de formulaires, de dépliants, de papier et de babioles qui reposent dans l'univers anarchiste de la paperasse. Mon petit chaos regroupé que je n'ai plus la force d'essayer de contrôler. Je peux voir dehors. L'été est sur sa fin, le temps se rafraichit. L'extérieur est immobile. Sans vie. Comme si un mouvement, une vie autre que la mienne, dans le temps qui se raccourcit pendant que le mien ralentit, ne pouvaient exister sans troubler mon existence. Comme si voir le long bonheur des autres allait me faire oublier l'éphémère qui s'amuse à mes dépens.

Je me détourne, irritée par mon propre dégoût, en évitant les ombres vagues des jours qui s'entassent au sol. Je m'approche. Il le faut. Je regarde. Me regarde. Regarde ma silhouette sans trop, ni plus, ni rien. Rien. Je déboutonne, un à un, les petits boutons de ma chemise de coton. Le velours blanc me caresse doucement les épaules et se repose au sol avec les autres. Les chiffres sont contre moi. Je le sais. L'urgence me prend, mon cœur se serre, mes doigts tremblent et j'appréhende. Je le détache. Vite. Vile. Vide. Le soutien-gorge. Mes seins. Des vagues douces, aux lignes cajoleuses qui ne sont maintenant qu'une écume, un souvenir strié qui ne se cicatrise pas, ne guérit pas. Des étoiles tristes et invisibles qui cherchent la main qui remonterait jusqu'au cou. Je passe mes doigts pour rejoindre les creux absents qui séparent corps de féminité. Et

je pleure. Il y a une aberration. Je me déforme de l'intérieur et on me détruit de l'extérieur. Le noyau germe, s'accroît, se fortifie, s'étend. Je ne ressens rien.

J'avais une chance sur neuf

Elle fait couler l'eau, place sa main sous la chute et attend. Le débit lui glisse entre les doigts et l'effleure pour ne pas lui faire mal. Jusqu'au moment où le froid lui devient insoutenable et qu'elle retire vivement sa main de l'évier. Elle prend la bouilloire et la remplit jusqu'au maximum de sa capacité. Ça sera une longue soirée. Pendant que l'eau tourbillonne de petits frémissements qui tendent vers la chaleur, elle prend l'énorme pot bleu sur la tablette et deux tasses dépareillées et de couleurs extravagantes qui détonnent avec tout. Tout simplement. Un cadeau de sa mère, des morceaux de son enfance qu'elle avait voulu prendre avec elle quand elle a quitté la maison familiale pour la première fois. C'était sa tasse et celle de sa sœur, la rose pour elle, la bleue pour la cadette. Elle m'a déjà raconté que l'hiver, pendant que son père était en congé, il leur faisait sa spécialité pour déjeuner : trois pains dorés sur un lit de crêpes chaudes et collantes de sirop d'érable avec un sourire de crème fouettée. Les deux petites filles avalaient des litres et des litres de lait dans leur petite tasse enfantine pour contrer tout ce sucre et pour cacher les fous rires qu'elles avaient en regardant leur assiette monstrueusement remplie.

Elle me lance un regard, me toise un peu comme pour me sonder et j'espère ne rien laisser paraître. Mais elle le voit combien je ne peux plus supporter. Entendre les cris sourds, sceller le silence inavouable, précipiter le temps affaibli. Elle vit tandis que moi je dévie. Comme si j'avais honte de ne pas pouvoir être, d'avoir les bras ouverts, mais d'être coupable de vouloir bien faire. Le sifflement de la bouilloire lance le signal. Elle

ouvre lentement le pot et dépose les grains au fond des petites tasses. Elle verse le liquide brûlant, l'eau se transforme, se teinte d'une couleur sombre à l'odeur enivrante et rassurante. Elle déteste le café.

Je combats mes pourcentages en y croyant à 50 %

Ma féminité se meurt et me tue. Il me dévisage, paniqué que nos yeux s'adressent enfin la parole. Je me force à m'asseoir à côté de lui. Ma langue se tord tant elle a épuisé les mots. J'allume la télévision. Entendre le son de la voix de personnes que l'on fait semblant de connaître fait dérailler ma pensée et m'empêche de me concentrer. Il me fixe, je le sais, mais je l'ignore. Son regard inspecte le drame, le mien tente de l'oublier. Je me lève et retourne dans la chambre, sans un mot, sans un cillement, sans une goutte restante de café.

Je m'étends. Mon corps se fane, la femme se faille. Je redeviens fille, mais désillusionnée. Je tends la main vers mes cheveux, la jeune repousse danse amèrement comme les tours d'une petite fille qui a une nouvelle robe, mais qui, trop étourdie, tombe. Tombe. Retombe. Ils retomberont encore une fois. Un excès de toux me prend le ventre, les poumons, la gorge, le cœur. Il ouvre la porte. Il fait toujours ça. Mais ne sachant plus quoi dire ni quoi faire, il repart. Les mots sont parfois trop difficiles à trouver quand on a épuisé toutes les banalités que tout le monde s'oblige à dire. Il ouvre une nouvelle fois la porte, cette fois avec l'autre petite tasse remplie de café. Il la dépose à côté de moi, me prend la nuque à deux mains et dépose, toujours en fixant mes yeux douloureux, ses lèvres sur les miennes. Enfin.

Vu la chance que j'ai, je serai probablement l'une des 30 qui vont mourir cette année.

- 2e prix -

Catégorie Jeunesse

Marc-Antoine Bolduc

Structure

Levée, elle s'était fait griller une tranche de pain. Ce n'était pas un pain de boulanger. Au contraire, elle avait affaire à une pâlotte tartine, parsemée d'imperfections, ici et là, immuables et indéterminées. Cette pièce, achetée comme ça sur une étagère quelconque d'un magasin, lui-même terne et en manque profond de caractère, lui reflétait sa réalité. Elle projetait une allure fade ce jour-là, mais la vie était dure, l'amour difficile et son âme en miettes. Une miette de pain mise au plancher ou un cœur brisé trop terre à terre... quelle différence?

Blasée, elle sortit. Elle n'avait finalement rien avalé, mais devait prendre la route. L'humidité et la grisaille jouaient le rôle de paysage au cœur de la belle saison. Aussitôt installée dans son véhicule, un vieil engin d'un violet tout à fait absurde, elle roula.

Déterminée, soudainement et pour une des rares fois au cours des dernières semaines, elle passa de Magog à Montréal dans le temps de le dire. Pourtant, les intempéries se mêlaient violemment aux orages de sa pensée. Il pleuvait à boire debout. Bu, elle l'avait fait, malade, elle l'avait été, trempée, tout autant. Celui qui occupait son esprit l'avait durement éprouvée. Son sens du contrôle, elle l'avait égaré. Son cœur, enseveli sous la tourmente s'était écorché.

Le Père, le Fils, le Saint-Esprit et elle, la Vierge Marie.

Plus si vierge pourtant, la voilà qui retournait vers ses maudites pensées. Elles la trainaient vers le bas. Elle le savait, mais appréciait presque le fait d'entretenir son mal dans le but de combler le vide qui la constituait depuis des mois. Bien malgré lui peut-être, du tort, il lui en avait causé. Cependant, c'était comme si elle ne pouvait s'autoriser à lui en vouloir. Elle l'avait tant aimé. Ce devait en être la raison. Après chaque constatation du genre, le torrent était inévitable. Curieusement, face à la vitrine avant de sa voiture, une relation semblait prendre place dans le synchronisme insoupçonné d'une larme et de l'averse parce que, certes, il pleuvait toujours. Ce qui lui avait glissé des mains devenait hasardeusement réel. Cette eau qui provenait de sources similaires, mais qui s'exprimait différemment entre la larme et la goutte, masquait la sécheresse de son cœur, modelée par le manque d'hydratation d'une tendresse perdue. Elle se souvint de lui, des moments profonds de tendresse passés côte à côte et corps à corps dans le lit d'un courant agité.

Lorsque la route s'élargit, que les idées deviennent plus claires, que la musique se répète et que les nuages se dissipent, c'est qu'il y a longtemps que l'on roule.

Ainsi, elle y était. Était-ce le hasard qui l'avait menée là? Pourquoi aujourd'hui et non pas le mois d'avant? Était-elle du moins assez solide pour le revoir? Devait-elle simplement répondre à toutes ces questions? Elle en doutait.

Troublée, elle doutait d'elle-même depuis si longtemps. Le chemin qu'elle venait d'emprunter l'avait rendue énormément confuse. Elle se croyait guérie de cette étrange maladie, mais le mal y était encore. Prise d'un haut-le-cœur, bien malgré elle, elle dut entrer. Elle fut malade, mais quel bon choix avait-elle fait en acceptant de le rencontrer dans un espace public. La honte qu'elle aurait éprouvée si cela avait été la première impression qu'elle lui aurait faite. Elle désirait se montrer plus forte que la fois d'avant. Elle se devait d'être en parfait contrôle de ses émotions, de ses idées et de ses convictions. Elle n'était plus l'adolescente qu'il avait connue. Elle avait gagné en maturité, s'était adoucie, était moins impulsive et plus responsable. Voilà que c'était la confiance qui faisait alors une percée en elle. Enfin, elle se décida à avancer.

Installée, elle patienta. C'était en étant bien assise qu'elle se dit qu'il ne viendrait peut-être pas. Il pourrait avoir pris peur. S'il ne se pointait pas, c'en était fini, et ce, pour toujours.

C'était bien ce qu'elle s'était dit... la première fois.

Quelqu'un passa et lui dit quelque chose. Elle n'en fit rien. Sa concentration était ailleurs, bien imposée en son for intérieur. Elle se devait de la préserver pour maintenir le cap en toute dignité.

Captivée, ce ne fut pas face à elle qu'elle le vit apparaître, mais bien à l'écran. Certes, elle lui avait projeté une carrière à la télé, mais elle ignorait que cela s'était fait si rapidement. Ainsi, quand elle l'aperçut, elle éprouva un choc brutal, mais appliquant un virage complet face à ce qu'elle avait jusqu'ici imaginé. Bien qu'il s'affichât différemment, elle le reconnaissait très clairement. Ce n'était pas un autre individu. Elle

ignorait comment, mais c'était tout simplement celui qu'elle avait tant aimé qui était tout bonnement revenu. Elle se remémora leur principale différence, ce qui avait fait autrefois de cet amour un phénomène si particulier, l'âge, les années. Elle en avait maintenant presque quarante et lui n'en avait pas.

Son téléphone portable sonna, on voulait des nouvelles à l'autre bout du fil. C'était son merveilleux conjoint qui lui téléphonait. Elle venait tout juste de sortir de la salle, tout s'était bien passé. Plus jamais ils n'auraient à entendre ensemble le résonnement du Père, du Fils et du Saint-Esprit, signer le décès d'un enfant mort-né.

Fascinée, sur le chemin du retour, elle pensa à cet être, germé d'un élément quelconque aux formes encore immuables et parfois indéterminées, mais cependant point parsemé d'imperfection. Levée, déterminée, installée et captivée, elle pensa à ce drôle de hasard qui, dans une ère où l'on tend à industrialiser la vie, avait placé cet enfant bien vivant en son corps et en son cœur... de maman.

- 3e prix -

Catégorie Jeunesse

Jean-Simon Fortin

Bonjour

Je plante une graine qui me fait grandir de l'intérieur à travers les miroirs resplendissants et désordonnés qui grossissent tout, qui amplifient ce qui terrifie et amenuisent ce qui stérilise. Un buffet mortifère me fait jouir d'une volupté dubitative et indomptable. Les yeux qui bordent les murs sont sépulcraux et ceux qui s'accrochent aux êtres vivants sont déjà engourdis par la torpeur de l'incertitude, par le frémissement du destin. Mes yeux doivent choisir entre la couleur vespérale des fruits qui me séparent d'un avenir ensorcelant, la teinte rubiconde d'un homme au visage avenant et ingénu qui encombre son gosier avec célérité, et la mine patibulaire donnant un sens à la peau blafarde d'un éveil cadavérique qui s'érige devant moi et se nourrit d'un rien indigeste.

Mon regard vacille, et, la graine, insondable despote d'un corps désemparé, communiquera à mon regard un choix dont les effets seront vénérés ou honnis. On chantera les louanges du hasard ou on le fustigera, alors que ce choix émane aussi d'une conscience omnipotente. Je crois au destin. La fatalité me fascine. Tout découlera de ce choix qui élira domicile au centre d'un univers où tout est aspiré, où un maelström irascible change son fusil d'épaule et extermine tout ce qui est. Le futur est un goinfre au sang désireux d'extérioriser la honte de son rang, une créature qui subit les affres d'une inanition gourmande et perforée, un fruit salvateur aux sensations

extatiques. Peut-être aussi que le futur n'est rien de tout cela. Il se peut aussi que le futur ignore tout, ou encore qu'il s'imprègne des fantômes qui déambulent dans sa chair.

Le hasard et la fatalité sont belliqueux, mais leurs affrontements infructueux pullulent d'emportements miséricordieux, d'avortements révérencieux et de halètements fastidieux. Leur débat obsessionnel fera l'objet d'un combat éternel.

Est-ce la vilénie du hasard qui me pousse à tourner mes pupilles vers le squelette animé par le regard des miroirs qui donne du poids aux choses, ou est-ce plutôt le hasard en chair et en os ? Je n'en sais trop rien. Je lui offre une parole, un mot, mais les mots sont l'incarnation la plus pure et la plus parfaite de la puissance du hasard. Bonjour, ce mot que notre regard adresse à tous ceux qu'il perce, ce mot que notre instinct prononce même devant ceux qu'il semonce, ce mot que notre cœur hasarde à nos camarades ou à ceux avec qui pour la première fois notre bouche bavarde.

L'homme me salue en affectant une obséquiosité suspecte. Il m'a percé à jour ; il sait sur moi ce que je sais sur lui sans le savoir vraiment. Il a aperçu mon visage chaste d'homme modeste lorgner la beauté immaculée de la jeunesse. Seuls les yeux des gens de notre espèce peuvent ressentir la hantise de la puberté et désirer l'enfance éternelle. L'amour de l'enfant du présent et l'angoisse de le voir vieillir se lisent dans nos yeux.

Nous entamons une conversation. Les mots se déversent sur mes parties intimes qui s'agitent, par réflexe, sans savoir l'odieuse splendeur qui se substitue au vide de mon esprit aviné.

Je suis pénétré par la mélancolie exquise d'un désir inavouable qui ne se réalise que lorsque, par une soirée arrosée, mon cerveau sclérosé puise dans les rêves inavouables qui m'épuisent et dans les litanies bucoliques qui le séduisent. J'ai dit bonjour à cet homme, même s'il m'inspirait les arcanes des fantômes pathologiques d'un homme à la devanture lugubre et taciturne qui s'exalte dès lors que la solitude dépèce le bien et le mal. Je sais que les orgies de la solitude l'émancipent et que la peur glaciale de la compagnie découle de ses fantaisies. C'est précisément pour sa folie qu'il m'envoûte. Je sais que je peux trouver avec lui la contenance gourde que l'effroi me procure.

Un bonjour m'a amené chez lui. Nous avons dévoré notre proie, mais j'ai faim, car je n'ai pu dévorer les fruits du buffet ; un mot galvaudé en a voulu ainsi, la graine a dompté le hasard servile. Cet homme n'est ni un fruit ni un autre homme.

Un bonjour est parfois funeste, parfois salutaire. Cette fois, il est abject et sensuel.

Un corps gît. La petite fille inerte a flétri l'honneur de deux hommes avilis, après avoir nourri la fureur de deux hommes aux armes fourbies. Ce qui éveillait ce corps a éveillé nos sens. Nous éviscérons ce cadavre, mais son visage balafré par l'égoïsme et ses membres meurtris par un enchaînement de coïncidences malveillantes nous éviscèrent au centuple. Le silence funèbre évoque l'imminence des ténèbres. L'aspect livide d'une errance placide m'engouffre dans la pétulance forcenée de l'obscurité ; l'inertie laiteuse m'accable d'inepties piteuses. Le blanc obscurcit le noir et ternit mon histoire.

Les combinaisons sont infinies, mais tout est si solide alors que tout pourrait s'effondrer. Pourquoi la fleur devient-elle un arbre qui fait de l'ombre à l'homme qui a susurré à son ami qu'il avait dit bonjour à un limpide mystère ambulante ?

La rencontre de cet homme est une malédiction chanceuse. Elle a assouvi mes pulsions les plus viscérales et oppressé mon esprit des remords les plus rationnels. J'exulte de contrition ; le hasard attise les contradictions. Sans ce hasard, il n'y aurait eu ni joie ni émoi. Un choix catégorique entre affliction et alacrité s'imposait. Si la destinée existait seule, elle n'aurait pas tergiversé, elle aurait tranché sans équivoque. Le hasard est mathématique, il distribue tout presque uniformément. C'est pourquoi ceux que j'adore suscitent mon aversion. C'est pourquoi les criminels sont innocents. Les mots viennent tous en couple et, au mieux, un des deux supplante légèrement son concurrent. Le hasard dépouille le sens de son sens. Mon hasard a déconfit mon destin désarmé. Le hasard désabuse tous ceux qu'il amuse.

Le hasard a érodé ma destinée, mon hasard amplifie ce qui terrifie et amenuise ce qui stérilise.

- 1er prix -

Catégorie Adulte

Andréa Renaud-Simard

Grand-père

Grand-mère lisait dans le fond des tasses de thé. Parce que nous étions jeunes, elle lisait également dans la poudre accumulée au fond des verres de lait au chocolat Quick. Tous les matins, elle nous demandait de lui tendre la tasse dans laquelle nous avions bu. Elle n’y regardait qu’une minute à peine, mais cela paraissait suffisant pour y déceler quelque chose. Elle y allait alors d’un conseil : « revise une dernière fois ton devoir d’hier », « fais gaffe quand tu traverses la rue, aujourd’hui ». Le sort, friand de catastrophes, semblait s’acharner sur les restants de nos breuvages.

Le jour où elle y a lu la mort de grand-père, elle s'est levée et est restée longtemps devant la fenêtre, à réfléchir.

Grand-père se vantait d’être un homme à qui tout arrivait toujours par hasard. Même son prénom – Ricard – résultait de la mauvaise calligraphie du prêtre ayant officié à son baptême. Sa mère lui racontait qu’il avait commencé à marcher de façon accidentelle, comme un oisillon s’envole, un jour où il avait glissé de ses bras et s’était mis à agiter frénétiquement les jambes pour éviter le sol. Son premier mot avait été « ouch » alors qu’un gros chien d’humeur exaltée avait malencontreusement enfoncé sa large tête dans son abdomen. L’air expulsé violemment, couplé à la forme en cœur de sa bouche

crispée par la douleur, avait entraîné une production involontaire dont sa mère s'était ensuite enorgueillie : « ouch! Il a dit ouch! »

Mon grand-père avait en banque une longue suite de ces anecdotes. Il pouvait les aligner pour couvrir tout le cours de sa vie. Nous en raffolions et, le soir, pour nous endormir, nous le supplions de nous en livrer davantage.

Lui qui se fiait tant au hasard avait marié ma grand-mère qui n'y croyait pas du tout. Ils s'aimaient bien, mais, pour acheter la paix, gardaient la plupart du temps le silence en présence de l'autre.

Ainsi, quand ma grand-mère lui a annoncé qu'il allait mourir, mon grand-père s'est contenté de rire.

Devant cette réaction, grand-mère s'est mise à désespérer.

Elle ne nous a pas envoyés à l'école, ce jour-là. Elle nous a plutôt rassemblés au salon et nous a demandé de penser à tous les scénarios possibles dans lesquels mon grand-père pourrait mourir.

« Les feuilles de thé disent pas comment? »

« Non. Mais si on trouve tout ce qui pourrait arriver, un coup écrit, ça pourra pu arriver pour vrai ».

Nous avons donc passé la journée à faire mourir grand-père. Les papiers sur lesquels nous prenions des notes s'accumulaient en tas sur le tapis du salon. Nous avons imaginé qu'il pourrait mourir bêtement en traversant la rue trop vite, en s'accrochant les pieds dans un nid-de-poule, en ne portant pas de casque au travail, en tombant d'une échelle ou de son lit. Par la faute d'un autre. Par un chauffard, un sardon, un idiot, un psychopathe, un maniaque, un innocent. Héroïquement en sauvant le bébé des flammes, en portant secours à la vieille, à l'orphelin, au misérable. D'une maladie rapide et fulgurante. D'une silencieuse qui s'approcherait pendant la nuit et qui repartirait au matin, sans laisser d'autre trace que le froid du cadavre que rencontrerait le pied tiède de grand-mère. D'une manière insolite comme dans un écrasement d'avion, sous un météorite ou enlevé par des extraterrestres.

Nous avons eu du plaisir à rater une journée d'école pour faire mourir grand-père. En quelque sorte, nous avons l'impression d'être des super héros capables d'empêcher sa mort. En faisant s'accumuler tous les scénarios, jusqu'aux plus alambiqués, nous étions en fait en train de lui sauver la vie.

Quand grand-père est revenu du travail, ce soir-là, il nous était difficile de nous figurer qu'il était encore vivant. Nous l'avons imaginé périr de si multiples façons que chacun de nous a dû le toucher pour y croire.

Même si grand-mère le lui refusait, grand-père l'a esquivé sans effort pour empoigner quelques-uns des feuillets qui gisaient par terre. Grand-mère s'est fâchée et a crié : « et puis, lis-les donc toutes, espèce d'ingrat », avant de s'enfermer dans sa chambre. Grand-père s'est installé confortablement dans son lazy-boy et s'est mis à lire nos scénarios. Au début, il était concentré, atone. Il ne semblait pas prendre plaisir à

songer à l'éventualité de sa mort. Puis, au fil de la soirée, plus il progressait dans sa lecture, grand-père s'est mis à rigoler tout seul. Peut-être que mon scénario dans lequel il était kidnappé par un clown maléfique avait réussi à attiser l'étincelle de son amusement. Lorsque nous nous sommes mis au lit, il a commencé à rire très fort. Ce sont ses éclats de rire qui nous ont accompagnés dans le sommeil, cette nuit-là.

Au matin, nous étions soulagés, comme si le nuage du mauvais présage s'était éloigné pendant la nuit. La journée était neuve. Les feuilles de thé encore sèches. Nous sommes descendus à la cuisine dans laquelle grand-mère nous attendait, l'air grave.

« Mort de rire », nous a-t-elle annoncé.

Et effectivement, celle-là, nous ne l'avions pas vu venir.

- 2e prix -

Catégorie Adulte

Brigitte Léveillé

Elle quitte cette maison étrangère

Ce soir, tu ne veux appartenir à rien qui te soit familier. Tu renonces à ton manteau au parfum trop quotidien pour t'être confortable, tu le laisses sur une chaise. Tu en enfiles un au cuir raide, tes mains ne se sont jamais glissées dans ses poches froides. Aujourd'hui, tu ne veux pas te reconnaître.

Ta maison est pleine de gens dont les mots et les gestes ne te disent rien, ils sont là pour fêter, ils sont là pour toi, et pour une raison que tu ne saurais t'expliquer, ces gens qui t'étaient pourtant si proches te sont apparus infiniment lointains. C'est un sentiment flou que tu n'arrives pas à nommer, peut-être que « détachement » est le mot, peut-être que c'est autre chose, tu ne sais pas. Leurs voix ne peuvent pas être celles que tu entends depuis toutes ces années, ces bras ne s'accordent plus aux tiens, leurs rires lourds, leurs verres vides, rien ne te semble correspondre à quelque chose de connu, tes mots et tes gestes non plus. Ton corps ne répond que par un vague souvenir, une vieille habitude. Déconnectée de ta réalité, tu te sens extérieure à toi-même, à ce que tu as été, à ce que tu croyais devenir.

Tu as cru étouffer si tu restais dans cette maison une seule seconde de plus. Tu as tourné la poignée de la porte d'entrée. Te voilà, tu quittes cette maison étrangère.

Dans les poches de ce manteau inconnu, un numéro de téléphone noté sur une feuille chiffonnée. Il aurait pu en sortir à tout moment, à cause d'un mouchoir qu'on tire hors d'une poche, d'un mouvement brusque, de clés qu'on cherche, mais il a été glissé là et il y est encore. Tu le prends entre tes doigts comme un objet précieux. Tu ne téléphoneras pas.

Tu fais l'inventaire de ce qui continue d'être tien malgré tout : un sentiment de solitude, ce numéro de téléphone noté sur une feuille chiffonnée, la neige qui attaque la mince bande de peau entre tes mitaines et la manche de ce manteau. Il fait froid et tu pourrais te sentir attaquée, mais c'est un froid rassurant. Il t'empêche de penser à ces gens qui attendent ton retour, qui t'attendent toi, telle qu'ils te connaissent, intacte et entière. Tu ne reviens jamais parfaitement la même et quand tu pars, c'est pour t'oublier longtemps.

Tu as envie de te perdre dans cette ville et tu erres, tu erres. En face de l'eau, un homme est assis sur un banc. C'est un homme anonyme, c'est un banc anonyme, et il te semble que tu t'y sentirais confortable. Il te semble que cette place est la tienne, que tu es exactement là où tu dois te trouver, assise aux côtés d'un homme solitaire dont tu ne connais ni le nom ni la couleur de ses chandails ou de ses bas que tu devines pourtant tous semblables – et tu as raison de le croire.

Tu es là, assise. La neige recouvre peu à peu ta tuque et tes mitaines trop grandes, tes épaules. Qu'est-ce qui t'a amenée ici? Est-ce la solitude? Est-ce le hasard ? La mince bande de peau entre tes mitaines et ton manteau te semble soudainement trop fragile pour continuer à être ainsi exposée. Tu tires sur la manche de cuir rigide. Au loin, des

feux d'artifice éclatent sur le lac. Tu aimes les feux d'artifice, tu les trouves surprenants et lumineux et toi tu as besoin d'être surprise.

Tu dis tout bas : « Je vais partir ». Il ne bouge pas, et toi non plus. Vous savez tous deux que « partir » peut vouloir dire « rester », que trop souvent les gens confondent les deux, et c'est votre terrain d'entente.

Le banc est froid sous vos cuisses. Il vous faut marcher pour vous réchauffer. Avant de te lever, tu enlèves la neige qui s'est déposée sur tes épaules. C'est un geste de délivrance et de réconfort. Tu agites ta mitaine trop grande et c'est une invitation à te suivre. Vous avancez vers quelque part, n'importe où, mais quelque part. Il s'arrête à la lumière rouge mais les rues sont vides et tu lui demandes de continuer. « Continue, il n'y a personne. » Il te semble que c'est une phrase que tu t'es répétée toute ta vie, que c'est ta phrase et qu'elle est inscrite en toi depuis longtemps. « Continue, il n'y a personne », tu répètes. Tu n'as pas envie d'attendre. Vous continuez. Vous marchez, vous marchez longtemps.

Tu dis : « Je vais continuer seule, s'il vous plaît ». « S'il vous plaît » n'a pas sa place dans cette phrase, mais tu le dis tout de même parce que tu as envie de dire « merci » et « au revoir », et que ça te semble être le seul mot qui soit capable de dire les deux à la fois. Tu penses alors qu'on s'exprime rarement comme on le devrait, peut-être même jamais. Tu lui souris. Ça veut dire la même chose, « merci » et « au revoir » à la fois, il le comprend cette fois, alors tu pars en pensant que cette histoire est terminée, tu penses « il n'y a rien d'autre à ajouter » - et tu as probablement raison.

Tu marches seule, tu marches seule vers quelque part, n'importe où. Tu ne veux pas de cette maison étrangère, remplie de gens étrangers, tu marches seule et tu ne veux pas de ce que tu as longtemps appelé « chez toi ». Tu t'empêches de penser à ces gens qui attendent ton retour, qui t'attendent toi, intacte et entière, tu t'empêches de penser à cet homme qui lui aussi t'attend. Tu n'as pas envie d'attendre ni d'être attendue. Dans ta tête, il n'y a plus que cette phrase : « Continue, il n'y a personne. » Quand tu pars, c'est pour t'oublier, c'est pour t'oublier longtemps.

- 3e prix -

Catégorie Adulte

Stéphany Gagnon

Le miroir de Nathalie

Nathalie aime se sentir aspirée par les portes qu'elle franchit. Elle choisit ces dernières avec soin. Comme un poisson toisant de loin ses camarades disparaissant dans l'écluse, elle étudie longuement ce à quoi elle s'abandonne.

Il arrive que ce soit par une image qu'elle se laisse prendre. Par le portrait nacré de sa lune au-dessus des toits de son quartier. D'autre fois, c'est par le ventre fatigué d'une caisse de bières qu'elle entre en elle-même, le pas secret, chuchoté. Chaque fois, elle danse. Comme projetée sur un mur d'eau, elle fonde des familles absentes qui la bercent. Sans plans ni amis, elle allonge chacun de ses mouvements et ses gestes sont si lents qu'on la croit toujours immobile.

Nathalie ne se souvient pas de son nom. Celui qu'elle porte en ce moment a été emprunté au creux d'un livre. Parce que dormir dans une bibliothèque, de jour, est une délicatesse méconnue. Elle se souvient de celui de sa sœur. Celle qui a partagé avec elle un ventre chaud, aquatique. Son prénom est doux comme une bordée de neige trop légère pour le vent. Alice. Petite sauvageonne au doux violon. Ce nom est le seul souvenir de Nathalie. Dans sa tête, il se mêle à l'image d'un casque de cheveux noirs et d'un bouquet de pattes d'oie. À des coups aussi, et à des cris d'homme. Mais ceux-ci, dans la tête de Nathalie, s'envolent comme des mouches à feu.

Il est presque midi, aujourd'hui. Nathalie a fait l'inventaire de sa besace : une bouteille d'eau remplie, vidée, remplie, vidée puis remplie. Une baguette au sésame, presque entière. Un paquet de gomme. Une bière. Des bobettes propres. Un cahier qui déborde de pattes d'insectes. Aujourd'hui est une journée spéciale, comme toutes les autres. Nathalie marche sur Maisonneuve. Elle se parle doucement, dans sa tête. Elle tente la légèreté, se raconte des blagues.

Où sont les maisons neuves, sur Maisonneuve?

Nathalie l'ignore et ça la fait rire. Elle est prête à tout ce qu'il faut pour vivre. Pleurer, crier, se déshabiller. Nathalie maîtrise l'art de vivre hors d'elle-même.

C'est par une station de métro que Nathalie se fait prendre, aujourd'hui. Pas par un homme ni par un sentiment. Mais par une porte qui pivote.

En haut des escaliers, juste avant le gouffre, elle s'ajuste comme une plongeuse qui songe à l'or de sa médaille. Ce n'est pas tous les jours, et ce n'est surtout pas normal de grimper dans la gueule d'un serpent souterrain pour gagner des minutes. Nathalie se laisse voguer sur chacune de ces réflexions.

Du côté droit, sur l'escalier roulant qui descend doucement, Nathalie se cache les yeux. Le sol n'arrivera jamais, ou bien il arrivera. Surprise : il arrive. Et il faut marcher, attendre, s'asseoir et continuer jusqu'à la prochaine station qui lui enlèvera toute possibilité de choix.

Au milieu des gens, Nathalie ne sait pas. Elle pense aux possibles chemins que peuvent emprunter les minutes qui viennent. Au hasard qui marche les mêmes pas qu'elle. Elle dresse une liste de portes de secours. Remonter à la surface. Prendre le serpent de fer qui arrive. Demander quelques sous en échange d'une chanson ou d'une larme. Se saouler de la musique qui emplit le lieu.

La musique.

Le cœur de Nathalie se gonfle douloureusement.

Nathalie entend une, puis deux, puis trois notes de violon. Ses grands yeux noirs se ferment plusieurs fois avant de se mouiller. Elle reconnaît l'hésitation de l'archet. Le crin trop sec qui fait grincer chaque corde. Elle ouvre les yeux, grands. Elle veut entendre par eux. Goûter par eux le moment qui déplie ses ailes autour d'elle.

Elle reconnaît les arpèges qui s'envolent plus haut que des fusées, et qui redescendent caresser le sol à grand renfort de plumes et de samares. Elle reconnaît le vertige de savoir qu'aujourd'hui, toutes les couleurs et tous les sons sont là où ils doivent être.

Dans un nuage de nausée heureuse, Nathalie marche, puis court. Sur la passerelle qui surplombe le lit électrique du serpent qui s'en vient, son regard rencontre son regard.

Miroir.

Alice a vu Nathalie. Nathalie a vu Alice. Arrivées l'une en face de l'autre, les nœuds d'oiseaux dans leurs ventres se dénouent. Bruit feutré d'ailes de sternes libérées.

Alice étire une dernière note et range l'instrument. Ses gestes sont lents et maladroits. Elle s'assoit sur le sol. Sa sœur l'imite. Leurs yeux jumeaux rient déjà entre eux. Autour d'elles, il n'y a plus de station de métro grise, mais un grand champ de neige qui fond. De petites fleurs précieuses et minuscules. Le vent sent la glace et le soleil.

Il n'y a pas de silence. Que la douceur du regard que Nathalie pensait avoir perdu à jamais. Un regard qu'elle croyait éteint par la violence. Disparu sous les banquises.

« Natsik », dit Alice.

« Alasie », répond Nathalie.

« Natsik et Alasie », répètent-elles d'une même voix.

- 1er prix -

Catégorie Professionnelle

Dany Leclair

De plein fouet

Comme chaque matin avant de s'engouffrer dans l'autobus jaune, les filles l'embrassent et lui font une attaque de câlins. Elles ne le relâchent que lorsque le véhicule s'immobilise et que les portes s'ouvrent. Martin reste sur le trottoir jusqu'à ce qu'elles disparaissent au coin de la rue. Normalement, il prendrait sa voiture pour se rendre au travail, mais aujourd'hui, il a décidé de rester à la maison pour profiter de quelques instants de solitude.

Après avoir déjeuné en lisant les nouvelles, il se prend un autre café et remonte dans la pièce qui lui sert de bureau. Il flâne sur Facebook, consulte la météo, fouille le net à la recherche de nouveautés. Puis, incapable de résister plus longtemps, il tape dans la barre de son navigateur internet l'adresse de ses petits trésors. Malgré sa complexité, il connaît l'URL du forum par cœur. Alors qu'il consulte les publications récentes, il constate qu'il ne lui reste plus qu'une seule cigarette. Il l'allume, hésite. Il pourrait attendre, il pourrait s'en passer. Quand il travaille au bureau, il parvient bien à le faire. Mais à la maison, quand il se paie des journées comme ça, tout seul, ça fait partie de son rituel, de ses petits plaisirs. Il va sortir. Pour ne pas perdre trop de temps à son retour, il prend le temps de démarrer plusieurs téléchargements. Sa main tremble quand il clique sur les titres prometteurs des vidéos qu'il sélectionne. Dehors, le vent s'est levé. Une petite neige blanche, pure et vicieuse tourbillonne dans le ciel. Il se

rhabille, enfile ses bottes, son manteau. Le dépanneur est tout près, il fait doux. Il décide d'y aller à pied. Il ferme les yeux, ouvre la bouche. Les délicats flocons vierges se déposent sur sa langue, où ils viennent doucement mourir.

Sylvie travaille au même cabinet depuis plus de vingt ans. Elle y est entrée comme stagiaire, elle rêve d'y devenir associée. Ce soir-là, elle doit rester plus tard au bureau. Elle rencontrera demain un important client potentiel, un gros commercial, international. Sa promotion va se jouer sur ce coup-là, elle le sent, c'est son tour. Il ne lui manque que ça pour son bonheur. Elle est plongée dans les détails de sa présentation quand son téléphone vibre sur le coin du bureau. D'habitude, elle ne répond pas. Mais là, c'est un appel de la maison. En plein cœur de l'après-midi.

— Maman, c'est Émilie. Papa est pas à la maison. On est rentrées par le garage avec le code.

Sylvie ne comprend pas. Ce n'est pas le genre de son chum. C'est un bon père, un gars parfait. Fiable, mature. Presque dix ans qu'ils sont ensemble. Les amies de Sylvie sont toutes jalouses d'elle. Un gars tranquille, doux, aimant. Qui fait l'épicerie, s'occupe des repas, joue avec les filles. En plus, son horaire de travail est flexible. Il peut s'occuper des filles tous les matins et être là le soir quand elles reviennent de l'école. Sylvie peut se consacrer à sa carrière l'esprit tranquille. Elle n'aurait pas pu trouver mieux. Elle l'aime, son Martin. Sans lui, elle ne sait pas comment elle y arriverait.

— Tu es certaine qu'il n'a pas laissé de message, chérie ? As-tu vérifié sur le comptoir de la cuisine, sur le frigo...

— Y a rien maman, rien du tout. On a fouillé partout, partout. Qu'est-ce qu'on fait, maman ? Il est où, papa ?

Moment de panique, d'égarement. Sylvie ne sait pas quoi répondre à sa fille. Ce n'est pas normal, mais elle ne veut pas l'affoler. Elle tente de garder son calme, il faut apaiser sa fille.

— C'est correct, mon amour. Fais ta grande fille, puis surveille ta petite sœur. T'es capable, je le sais. Prenez-vous une collation puis installez-vous devant la télé, on va arriver bientôt, OK ? Vous resterez pas longtemps toute seule, c'est promis. Pis si y a un problème, rappelle-moi tout de suite.

Ses doigts tremblent, elle peine à couper la communication sur son cellulaire. Dès que c'est fait, elle s'empresse de composer le numéro de Martin. Pas de réponse. Elle laisse un message incohérent, presque hystérique sur la boîte vocale. Elle rappelle deux fois, trois fois. Même résultat. Elle sait que Martin devait passer la journée à la maison, mais elle essaie quand même de le joindre au bureau. Sans surprise, la secrétaire lui dit qu'elle n'a pas vu Martin de la journée.

Elle rappelle sa fille.

— Salut ma grande, ça va ? Je m'en viens là, je suis à la maison dans une vingtaine de minutes. En attendant, soyez sages.

Sa fille raccroche sans lui avoir posé de questions. Sylvie est soulagée, elle n'aurait pas su quoi lui répondre. Dans l'auto, elle laisse son téléphone bien en vue. Elle se répète comme un mantra que Martin va l'appeler d'une minute à l'autre, elle ne peut pas

croire qu'il ait disparu comme ça. Un alcoolique, un drogué, un joueur compulsif, oui. Mais pas son Martin. Pas lui. Le téléphone reste muet pendant tout le trajet.

Quand elle arrive à la maison, elle trouve ses deux petits anges couchés sur le divan, emmitouflés sous une grosse doudou. Sylvie respire un peu mieux. Elle devra mettre les bouchées doubles en soirée pour rattraper le temps perdu pour sa présentation, mais elle ne s'inquiète plus pour ses filles.

— Pas de nouvelles de papa, leur demande-t-elle. Les filles hochent la tête, la regardent à peine, comme hypnotisées par les imprudences du Petit Chaperon rouge qui gambade à l'écran.

Sylvie monte à l'étage pour se glisser dans quelque chose de plus confortable. Elle se dirige ensuite vers le bureau. Elle s'assoit, déplace la souris et constate que l'ordinateur est déjà ouvert.

Sur l'écran, une dizaine de fenêtres indiquent que des téléchargements complétés attendent d'être visionnés. Curieuse, elle en choisit un au hasard, double-clique dessus.

Le lecteur vidéo s'ouvre. Des images floues, imprécises, obscures.

La fin de l'innocence.

Sa présentation n'a soudainement plus d'importance, sa promotion non plus.